

20 fiches

sur les œuvres au programme

La force de vivre

Victor Hugo – *Les Contemplations*

Alexievitch – *La Supplication*

Nietzsche – *Le Gai Savoir*

Sous la coordination de
Géraldine Deries, Natalia Leclerc et Morgan S. Trouillet

Par

Matthieu Bennet

*professeur agrégé de philosophie
ancien élève de l'ENS Lyon*

Jacques Bianco

professeur agrégé de lettres modernes

Géraldine Deries

*professeur agrégé de lettres modernes
ancienne élève d'HEC
docteur en lettres*

Tristan Isaac

*professeur agrégé de lettres classiques
interrogateur en CPGE*

Natalia Leclerc

*professeur agrégé de lettres modernes
docteur en lettres*

François Tenaud

professeur agrégé de philosophie

Morgan S. Trouillet

*professeur agrégé de lettres modernes
interrogateur en CPGE*

Gabrielle Veillet

professeur agrégé de lettres modernes

Sommaire

Mode d'emploi	3
---------------	---

Les Contemplations

Fiche n° 1	Victor Hugo et son œuvre	8
	1. L'avènement d'un romantique	8
	2. Le combat d'un poète	12
	3. Les dernières années du poète	15
Fiche n° 2	Vue d'ensemble des <i>Contemplations</i>	17
	1. Personnes et personnages	17
	2. Les thèmes	22
Fiche n° 3	Résumé de <i>Pauca meæ</i> et d' <i>En marche</i>	28
	1. <i>Pauca meæ</i>	28
	2. <i>En marche</i>	32

Le gai savoir

Fiche n° 4	Nietzsche et son œuvre	37
	1. Friedrich Wilhelm Nietzsche (1844–1900)	37
	2. Une œuvre protéiforme et dérangeante	42
Fiche n° 5	Vue d'ensemble du <i>Gai Savoir</i>	50
	1. Généalogie du <i>Gai Savoir</i>	50
	2. Avant le passage au programme	51
	3. Problématique du passage au programme	55
	4. Après le passage au programme	56
Fiche n° 6	Résumé du <i>Gai Savoir</i>	57
	1. Un livre sous le patronage de saint Janvier	57
	2. Le gai savoir et les forces de la santé	57
	3. Faire des illusions une vraie force	61
	4. Être fort face au temps	63
	5. Être fort face à soi et aux autres	64
	6. L'éternel retour du même	66

La Supplication

Fiche n° 7	Alexievitch et son œuvre	68
	1. Une vie jalonnée de livres	68
	2. Le contexte et le sens de <i>La Supplication</i>	72
	3. L'œuvre d'Alexievitch : invention d'une forme ?	76
Fiche n° 8	Vue d'ensemble de <i>La Supplication</i>	77
	1. L'intrigue	77
	2. La structure de <i>La Supplication</i>	79
	3. Les personnages	84
Fiche n° 9	Résumé de <i>La Supplication</i>	87
	1. Information historique et Prologue	87
	2. La terre des morts	87
	3. La couronne de la création	90
	4. Admiration de la tristesse	93
	5. Conclusion	97
	6. En guise d'épilogue	97

Fiches thématiques

Fiche n° 10	Force de vivre et connaissance	98
Fiche n° 11	Mort(s) et force de vivre	101
Fiche n° 12	Force de vivre, corps, maladie	104
Fiche n° 13	Force de vivre et beauté	107
Fiche n° 14	Force de vivre et pouvoir(s)	110
Fiche n° 15	La force de vie : résignation, révolte	113
Fiche n° 16	Force de vivre et transcendance	116
Fiche n° 17	Genre et force de vivre	119
Fiche n° 18	Temps et force de vivre	122
Fiche n° 19	Nature et force de vivre	125
Fiche n° 20	Dire la force de vivre	128

Index	131
-------------	-----

Victor Hugo et son œuvre

1 L'avènement d'un romantique

Victor Hugo naît en 1802, dans la France de Napoléon et de l'Empire, troisième enfant d'un père officier de l'armée. Sa famille se déplace au gré des affectations du chef de famille. Ainsi, après être resté deux ans en garnison à Besançon, où le poète est né, la famille Hugo s'installe successivement dans le sud de la France, en Corse, en Italie puis en Espagne, où le père officier est promu général pour ses faits d'armes puis fait comte par Joseph Bonaparte. Ce n'est qu'en 1813, après la séparation des parents, que la mère et ses enfants s'installeront à Paris. C'est dans la capitale de l'Empire, qui vit alors ses dernières années, que Victor Hugo commencera à écrire.

Les jeunes années du poète

Élève en pensionnat, Hugo apprend seul les règles de la poésie, qu'il tire de ses lectures désordonnées dans la bibliothèque familiale. Soutenu par sa mère, encouragé par l'un de ses maîtres d'école, Victor Hugo nourrit une ambition littéraire qui le conduit, très jeune encore, à se lancer dans cette voie. Ainsi, en 1817, âgé seulement de quinze ans, il envoie des vers à l'Académie française, sans succès : on lui trouve des qualités sans le récompenser pour autant. Il lui faut attendre encore deux ans, pour qu'en 1819 son talent soit reconnu : il est alors lauréat de l'Académie des jeux floraux, vieille institution honorant les poètes, dont les racines remontent au Moyen Âge. Après un nouveau prix en 1820, Victor Hugo délaisse ses études pour se consacrer entièrement à la littérature.

Premiers pas dans la vie littéraire

C'est ainsi qu'avec ses deux frères et son ami Alfred de Vigny, de cinq ans son aîné, il fonde *Le Conservateur littéraire*, revue qui ne dura qu'un an mais qui témoigne du bouillonnement intellectuel de la jeune génération : les opinions farouchement royalistes y côtoient un goût nouveau en littérature, qui fera la renommée du romantisme. Après y avoir écrit plusieurs centaines d'articles, Victor Hugo décide de réunir les poèmes qu'il conservait par-devers lui pour les publier dans un recueil. À peine introduit dans la vie littéraire, Hugo entre dans l'âge adulte : en 1821, il perd sa mère ; en 1822, il épouse son amie d'enfance Adèle Foucher, dont son frère était également amoureux.

Vue d'ensemble des *Contemplations*

1 Personnes et personnages

Si *Les Contemplations* fourmillent de noms propres, c'est en raison, d'une part, de la trame biographique de l'œuvre, qui nous introduit auprès des familiers du poète, mais aussi, d'autre part, en raison de l'enjeu historique du recueil, en particulier au cinquième livre. Il faut donc connaître les personnes auxquelles s'adresse ou fait référence Victor Hugo. Cependant, de nombreux autres noms peuplent le recueil, autant de personnages, réels ou fictifs, qui émaillent les poèmes.

Les personnes

Léopoldine

Léopoldine Vacquerie, née Hugo, est la fille du poète, morte quelques mois après son mariage avec Charles Vacquerie. Figure centrale du quatrième livre des *Contemplations*, elle n'apparaît presque plus dans le cinquième livre. De poème en poème, elle apparaît sous les traits d'un « ange » (dans les poèmes II, III, VII, X, XII, XV, XVII du quatrième livre), jouant sur l'ambiguïté du terme : surnom affectueux d'un père pour sa fille dans son sens faible, mais qui renvoie aussi à l'être céleste au sens premier du terme. Le poète passe sans cesse d'un registre à l'autre, entre le monde terrestre et le monde céleste. Ce qui lui permet ainsi de passer d'un monde à l'autre, c'est le « regard » de sa fille : « C'était le bonheur de ma vie / De voir ses yeux me regarder », « douces lueurs de ses yeux » (poème III) ; « Son regard reflétait la clarté de son âme » (poème V) ; « Et mon front s'éclairait dans l'ombre / À la lumière de ses yeux », « Le ciel mettait dans sa prunelle / Ce regard qui jamais ne ment » (poème VI), et qui devient « regards du paradis » (poème IX). Quoiqu'elle soit morte, Victor Hugo sent toujours le regard de sa fille sur lui. S'il est vrai que « l'homme sur la terre est un ange à l'essai » (poème III du cinquième livre), on peut dire que Léopoldine, qui « était un esprit avant d'être une femme » (poème V du quatrième livre), elle a rejoint, dans la mort, la cohorte « [d]es anges frissonnants qui glissent dans l'azur » (poème X).

Léopoldine incarne aux yeux de son père endeuillé l'amour qui, jusqu'ici, le secondait dans sa tâche : « L'humble enfant que Dieu m'a ravie / Rien qu'en m'aimant savait m'aider » (poème III). Tout ce qu'elle faisait inspirait au poète le bonheur : « C'était le bonheur de ma vie » (poème

Résumé de *Pauca meæ* et d'*En marche*

1 *Pauca meæ*

Pauca meæ est une référence incomplète à un vers de Virgile. En ne prenant que quelques mots du latin, ce titre peut avoir comme sens : « le peu qui me reste d'elle » ou « un petit peu sur elle ». En quelques poèmes, Hugo dessine donc un portrait humble de la fille disparue, humble par le peu qui lui reste du fait de ses seuls souvenirs et humble par la brièveté de l'évocation. Ces poèmes, ces quelques vers, « *Pauca* [carmina] », il voudrait les offrir à sa fille, « *meæ* [filiae] ». C'est elle, et presque elle seule, qui donne à ce livre son unité. En un autre sens, sur lequel joue Victor Hugo, *Pauca meæ* peut aussi vouloir dire « le peu [qui me reste] de ma [fille] », aussi bien que « Ce peu [de choses que je peux dire] de ma [fille] ». Aussi, afin de comprendre l'ordonnancement des poèmes au sein de *Pauca meæ*, il nous faut saisir la manière dont Victor Hugo se situe vis-à-vis de sa fille défunte.

Portrait du poète en Job

En un sens, tout le quatrième livre des *Contemplations* dresse le portrait du poète sous les traits de Job, protagoniste du livre éponyme de la Bible, sujet d'un pari entre le Diable et Dieu. Job est en effet le plus pieux et le plus heureux des hommes. Le Diable parie que, frappé par le sort, Job en viendra à renier Dieu. Dieu laisse donc libre cours au Diable, pour lui donner tort. Job perd son foyer et ses enfants. Accablé par le sort, il cherche en vain dans le souvenir des temps meilleurs la raison de son infortune présente. Las, rongé par l'amertume, il tourne vers Dieu sa colère et son indignation. Néanmoins, après une épiphanie, sa vertu reprend le dessus, et dans un accès de regrets et de piété, il confesse à Dieu son amour indéfectible dans le malheur, et sa résignation au sort qu'il lui destine. Dieu lui pardonne alors, ayant remporté son pari, et le rétablit dans sa fortune, sa famille et son foyer. Tel est ce que vise Hugo dans ce livre du deuil : le rétablissement. On verra néanmoins que s'il suit une trajectoire parallèle à celle de Job, le but qu'il atteint ne saurait être le même : Dieu ne lui rendra ni sa fille morte, ni son foyer dont il est exilé.

I—II

Les deux premiers poèmes sont comme l'ouverture du *livre de Job*, qui le présente heureux parmi les siens, attelé à sa tâche et confiant dans l'avenir. C'est que Victor Hugo se sentait alors, en 1843, date de rédaction de ces poèmes, investi d'une mission dont il ne comprendra le

Nietzsche et son œuvre

1 Friedrich Wilhelm Nietzsche (1844–1900)

Une enfance éprouvante (1844–1858)

Friedrich Wilhelm Nietzsche est né le 15 octobre 1844 à Röcken, petit village proche de Leipzig où son père Carl était pasteur. Le 15 octobre étant la date anniversaire du roi de Prusse Friedrich Wilhelm IV, et comme le pasteur Carl devait son poste au roi, il baptisa son premier fils en son honneur. La famille Nietzsche était pieuse : un oncle et un grand-père étaient pasteurs. Pourtant, cette naissance placée sous le signe de Dieu et du roi n'empêcha pas Friedrich de devenir un des critiques les plus vifs de la religion et de toute autorité. Mais Friedrich n'aura pas eu le temps d'affronter son père sur le sujet religieux. Carl mourut en juillet 1849 et laissa Friedrich, âgé de moins de 5 ans, seul avec sa mère Franziska, sa sœur Elisabeth (née en 1846) et son frère Ludwig Joseph (né en 1848).

La famille fut à nouveau ébranlée quand Joseph mourut en janvier 1850. Abattue, elle déménagea à Naumbourg, une ville plus grande où résidaient des proches. Nietzsche vécut dans ce qu'il appela « la maison des femmes de Naumbourg », entouré de sa mère, sa sœur, sa grand-mère, deux tantes et une femme de chambre, avant que la mort de la grand-mère ne donne à Franziska de quoi louer un appartement.

Les Nietzsche n'étaient pas riches, mais ils étaient lettrés. Nietzsche fut sensibilisé aux arts. Il fit du piano, du théâtre et de très bonnes études au collège de Naumbourg, ce qui lui permit de devenir boursier à Schulpforta, un internat scolaire d'excellence à quelques kilomètres de là. Fichte, un des plus grands philosophes allemands, ou encore le mathématicien Möbius, y avaient étudié. En entrant à l'internat, en 1858, Nietzsche avait 14 ans et il commença à s'éloigner de l'idéal qui était jusque-là le sien : devenir pasteur comme son père.

C'est peu de dire qu'il fallut à Nietzsche de la force dès sa plus tendre enfance : même à son époque, perdre son père, son frère, puis quitter sa famille à 14 ans pour être soumis à une règle stricte et apprendre les langues anciennes (grec et latin obligatoires), la musique, voilà qui exige de la ressource.

Vue d'ensemble du *Gai Savoir*

Le passage au programme se compose du livre IV du *Gai Savoir* ainsi que de la préface. Lors de la parution de la première édition en 1882, le livre IV était le dernier du livre ; la préface fut ajoutée en 1887 à l'occasion de la seconde édition.

1 Généalogie du *Gai Savoir*

Vie et philosophie

Appliquons à Nietzsche les principes de lecture qu'il a présentés dans le *Gai Savoir* : « on a en effet nécessairement, à supposer que l'on soit une personne, la philosophie de sa personne »¹. Il faut donc identifier la « personne », ou plutôt les forces qui définissent l'auteur d'une théorie, d'une œuvre. Car la philosophie exprime la vie, et promeut en retour certaines formes de vie.

L'écriture du *Gai Savoir* (1881–1882)

L'écriture du *Gai Savoir* commence en 1881 et s'achève avec la parution du livre en août de l'année suivante. C'est une période d'intense productivité intellectuelle, mais aussi de grandes souffrances.

En moins de deux ans, Nietzsche publie trois ouvrages : *Aurore* (juillet 1881), *Le Gai Savoir* (août 1882) et un recueil de poèmes, *Les Idylles de Messine* (mai 1882). Les trois premiers livres du *Gai Savoir* ont été écrits en janvier 1882, un mois que Nietzsche a qualifié de « plus beau de [sa] vie » et de « saint ». C'est également à cette période qu'il a trouvé un de ses thèmes philosophiques majeurs, la notion d'éternel retour, qui sera au cœur de son livre suivant, *Ainsi parlait Zarathoustra*. Enfin, c'est en avril 1882 que Nietzsche a rencontré Lou Andreas-Salomé, avec qui il aurait aimé se marier mais qui a refusé. Pendant cette période, il a énormément souffert, au point d'envisager le suicide si on en croit ses lettres.

Les forces qui ont poussé à l'écriture de ce livre sont donc celles d'un dépassement, d'une renaissance à travers les épreuves. Nietzsche a vécu le pire, a su l'affronter pour parvenir à créer : il sait ce que veut dire avoir la force et la santé de s'affirmer.

¹ Préface, § 2

Résumé du *Gai Savoir*

1 Un livre sous le patronage de saint Janvier

Le livre IV a pour titre *Sanctus Januarius*, « saint Janvier » en latin. Ce patronage a du sens. Au 4^e siècle, cet évêque italien aurait été condamné à mort. Mais il aurait survécu au bûcher, avant qu'on ordonne sa décapitation. Son sang aurait été récupéré par une femme qu'il avait miraculeusement guérie. L'histoire veut que lorsque ce sang est approché du corps du saint, il se liquéfie à nouveau. Janvier symbolise la vie difficile à abattre, le corps qui reprend vie quand on ne l'espérait plus : telle est « l'expérience vécue » qui fonde le projet du *Gai Savoir* d'après sa préface. De plus, le nom Janvier renvoie à Janus, dieu de la duplicité, de l'union des contraires, ce qui rappelle le goût nietzschéen pour le renversement des évidences, et l'idée qu'un masque ne cache pas une réalité, mais un autre masque, à l'infini.

Le *Gai Savoir* est dans son intégralité l'expression, la formulation de cette expérience d'un dépassement joyeux de tout ce qui faisait souffrir, de tout ce qui immobilisait. Nietzsche, dans la préface, nomme « santé » cet élan, cette puissance de s'en sortir sans regret. Cette santé se décline de mille et une façons : elle n'est pas à réduire à une force physique (ce qu'elle est aussi), mais d'abord à une attitude face à la vie, qui prendra dès lors autant de formes qu'il y a d'occasions de l'appliquer. Il serait donc vain de résumer l'œuvre à partir d'un plan rationnel, qui n'existe pas. Le *Gai Savoir* a son unité dans l'idée de santé, mais celle-ci est multiple et sera donc approchée de façon fragmentaire et thématique.

2 Le gai savoir et les forces de la santé

Qu'est-ce qui nous donne la force de vivre ? Et tout d'abord, qu'est-ce que vivre ?

En réalité, ce n'est pas simplement avoir un corps qui fonctionne, ne pas être mort. En français on peut dire d'une vie qui ne nous satisfait pas du tout que « ce n'est pas une vie ». Ces mots témoignent du fait que chez l'homme, vivre va au-delà de la simple biologie. L'homme exige un certain niveau, une certaine qualité de vie. Dès lors, réfléchir à la force de vivre suppose de passer par la question des valeurs et des buts qui fondent notre rapport à la vie.

Alexievitch et son œuvre

Svetlana Alexandrovna Alexievitch, née en 1948, prix Nobel de littérature en 2015, est bien vivante. Elle réside à Minsk, capitale de la Biélorussie. Son œuvre s'est fait connaître lentement pendant les années 80 et 90, plus rapidement depuis, et reste en évolution constante ; elle modifie ses livres à chaque nouvelle édition ou traduction. La présence de voix multiples dans ses ouvrages a rendu très vite perceptible le caractère théâtral de ces derniers : les adaptations pour la scène ont été nombreuses un peu partout, d'année en année, confirmant la vitalité de son œuvre. Pourtant, son travail reste inachevé – elle travaillerait encore et depuis au moins six ans à deux projets indépendants des précédents, suivant cependant la même méthode. C'est une grande chance que de travailler ainsi sur l'œuvre d'un auteur contemporain, qui ne cesse de se déclarer mû par le désir de comprendre le monde actuel et d'en parler, depuis sa situation à la fois particulière et signifiante. Profitez-en avec tous vos sens !

1 Une vie jalonnée de livres

Une jeunesse soviétique

La première chose à retenir du parcours d'Alexievitch est qu'elle écrit en russe et n'a jamais écrit que dans cette langue. Elle est de la génération des hommes actuellement au pouvoir dans les pays de l'ex-URSS, et ses identifications biélorusses et ukrainiennes, parfaitement exactes et assumées, proviennent paradoxalement d'une enfance et d'une jeunesse soviétiques, de langue et de vision universaliste russe et communiste.

Elle est née, l'aînée de trois enfants, dans une ville qui s'appelait alors Stanyslaviv, en Galicie, région qui a fait partie de la Pologne à partir du XIV^e siècle, de l'Empire austro-hongrois au XIX^e, puis de nouveau de la Pologne après la Première Guerre mondiale. La ville a été annexée par l'URSS en 1939 à l'occasion du pacte germano-soviétique, puis par les Allemands en 1941, qui anéantirent toute la population juive de la ville, majoritaire, en même temps que disparurent une bonne partie de ses Polonais et Ukrainiens. En 1948, quand Alexievitch y naît, c'est une ville soviétique, de population et d'administration nouvelles, qui sera rebaptisée Ivano-Frankivsk, en l'honneur d'un écrivain ukrainien. La ville est maintenant ukrainienne, dans l'Ouest du pays, au pied des Carpates.

Vue d'ensemble de *La Supplication*

Alexievitch travaille sur des transcriptions d'entretien ; pour *La Supplication*, elle dit s'être entretenue avec 300 à 500 personnes. Elle n'en conserve qu'un très petit nombre. Puis elle recrée la sensation que la voix a éveillée en elle. Elle gomme ses propres questions et interventions, ainsi que les traces de retour, de reprise, si bien qu'il est impossible de se rendre compte du nombre de fois où elle a rencontré quelqu'un, et à quels intervalles. Elle ne dit rien non plus des circonstances de ces rencontres, ni de la façon dont elle choisit ses interlocuteurs et les persuade de lui parler devant un magnétophone (dans le cas de *La Supplication*, devant un caméscope manipulé par une professionnelle, Tatiana Loguinova). Ce travail d'épuration est complété par un travail de composition liant les discours les uns aux autres. Certains forment des ensembles juxtaposés, qu'elle appelle des « chœurs » ; mais il y a aussi les regroupements, l'ordre choisi, et finalement le titrage. Beaucoup des effets qu'elle produit ainsi relèvent de la structure, que nous évoquerons plus bas.

1 L'intrigue

Une intrigue fantôme

La première « intrigue » de *La Supplication*, qui ne nous est accessible qu'en creux, serait celle de la composition du livre à partir des entretiens effectués par Alexievitch. Dans les autofictions classiques, et encore plus dans les ouvrages documentaires relevant d'une science humaine, la façon dont l'auteur a trouvé son matériau fait partie du propos. Ici, fort peu ; nous noterons les occurrences et leur sens en temps voulu. On ne nous donne donc à voir ni l'itinéraire d'un personnage en quête, ni les données brutes recueillies. Il faut noter ce choix : pas d'intrigue centrée sur un ou des personnages, dont le narrateur, mais pas non plus de discours sur la construction du savoir.

On n'a que la composition : l'ordre de présentation des monologues, le choix des titres et la recomposition interne des discours, dont l'origine est encore plus inaccessible. Les témoignages ne sont pas livrés tels quels, ils sont reconstitués, ce que l'on sait grâce à plusieurs éléments : les entretiens accordés par Alexievitch ; les recherches effectuées par Galia Ackerman, qui a pu visionner certains enregistrements VHS des entrevues pour l'exposition *Il était une fois Tchernobyl* (au Centre culturel contemporain de Barcelone en 2006) et s'entretenir avec Liudmila Ignatenko (dont le témoignage, anonymisé dans la version française,

Résumé de *La Supplication*

Cette fiche est destinée à vous aider à fixer vos souvenirs et vous créer des points de repère. En l'absence d'intrigue, dans un contexte de répétitions très fréquentes, et après une lecture qui, si elle a été comme la nôtre, vous a noyé dans le pathos et endeuillé la mémoire, vous en aurez besoin. Mais vu la nature du livre, seul le retour de la fiche aux « voix » d'Alexievitch a un sens pour votre lecture.

1 Information historique et Prologue

Information historique

Quatre articles de publications scientifiques ou de journaux sur la Biélorussie et sur l'accident de Tchernobyl, focalisés sur le rejet de matières radioactives dans l'atmosphère et sur l'état du réacteur n° 4 en 1996, lors de l'achèvement du livre.

Prologue

Une voix solitaire

La veuve de Vassia Ignatenko, un des pompiers morts d'une irradiation massive en éteignant les incendies sur le toit du réacteur, raconte l'agonie de son mari et sa propre vie depuis : la perte d'un enfant, la naissance d'un autre ; la conclusion est déchirante : « Les gens n'ont pas envie d'entendre parler de la mort. De l'horrible... Mais moi, je vous ai parlé de l'amour. De comment j'aimais. »¹

Interview de l'auteur par elle-même sur l'histoire manquée
Alexievitch a utilisé son système d'interview sur elle-même – c'est la seule fois où elle s'exprime explicitement dans son œuvre, mais il faut rappeler qu'elle a grandi dans les régions qui furent irradiées : elle relie l'expérience locale de l'accident à l'existence du nucléaire sur l'ensemble du globe.

2 La terre des morts

Cette section de neuf monologues dont deux chœurs, la plus courte des trois, présente un nombre proportionnellement plus important de paysans évacués puis revenus, légalement ou non. Elle est centrée sur la terre, celle des paysans, celle qu'ont nettoyée et enterrée les soldats,

¹ p. 30

Force de vivre et connaissance

La force de vivre renvoie à l'idée d'une énergie brute et immédiate qui émanerait du corps lui-même, indépendamment de la conscience. Irréfléchie, la force de vivre ne se déploierait en vue d'aucun savoir, d'aucune vérité et n'aurait pour finalité que sa propre perpétuation. Mais peut-on vivre sans rien savoir ? Et pourquoi ce qui dégage une force, une grande énergie, devrait-il être privé de connaissance ? La vie intense n'est pas nécessairement aveugle.

1 Hugo : un savoir des profondeurs

La catharsis du deuil

Le titre *Les Contemplations* met en évidence un mode de connaissance : la contemplation. Dans le livre IV, la quiétude nécessaire à la contemplation est encore troublée par des réminiscences douloureuses. Pourtant, progressivement, la conscience trouve la juste distance d'où la vérité se livre. Mais il faut un regard épuré pour saisir la signification du mouvement du monde : « Je me sens éclairé dans ma douleur amère / Par un meilleur regard jeté sur l'univers. »¹ La connaissance n'est donc pas garantie par sa méthode, comme en science, ni par la manifestation d'une vérité objective, mais par l'œil du poète revenu d'une détresse qui faillit l'anéantir.

Une sympathie universelle

Étymologiquement, connaître signifie « naître avec », ce qui laisse penser qu'il n'y a pas de connaissance sans proximité. Dans de très nombreux poèmes des *Contemplations* perce un panthéisme, une connaissance où toute chose, un animal ou une étoile, ou l'océan, peut s'incarner. La nature n'est plus objet de connaissance, ce qu'on résume dans la science, mais sujet de connaissance, c'est-à-dire esprit d'où surgit une vérité. Cette sensibilité qui dispose l'être élu à comprendre les choses en sortant de soi-même, pour épouser les courbes mêmes de la nature, apparaît comme un art prophétique d'où émane un art poétique.

Connaître pour renaître

Le mot « nature » est construit à partir du verbe latin *nascior* qui signifie « naître, croître ». Le mouvement par lequel la vie surgit de la matière

¹ p. 214, IV, XV

La force de vie : résignation, révolte

C'est face à la souffrance que la vie s'éprouve. La révolte est l'expression classique de la force de vivre : révolte devant la perte de son enfant et exil injuste pour Hugo ; révolte de la population des villages autour de Tchernobyl, en 1986, devant l'incurie des autorités soviétiques orgueilleuses et dépassées. Il est plus difficile de valoriser la résignation, car elle est souvent assimilée au fatalisme. Toutefois, la résignation manifeste justement dans ce cadre une forme de lucidité que la révolte, dans la fermeté de son opposition, dans sa détermination à renverser l'obstacle, peut négliger. Les trois œuvres nous permettent de comprendre que, loin d'être des représentations opposées de la force de vie, révolte et résignation peuvent en être au contraire des figures complémentaires.

1 Hugo : un révolté assagi

La révolte contre Dieu

Hugo est le poète révolté par excellence, mais la mort de Léopoldine marque un tournant : sa révolte s'incarne, le questionnement se fait plus profond. L'absence de Dieu se fait plus marquée : « À qui donc sommes-nous ? Qui nous a ? Qui nous mène ? »¹ et sa colère intérieure plus radicale : « Je sais que vous avez bien autre chose à faire / [...] Et qu'un enfant qui meurt [...] / ne vous fait rien, à vous »². Cette colère contre Dieu est ambivalente : tout en regrettant dans sa révolte l'absence de Dieu qui laisse le mal se répandre dans le monde, Hugo ne cesse d'invoquer cette figure divine et paternelle dans ses vers.

Le refus de se résigner : une nouvelle vocation

Les *Contemplations* livrent les élans d'une âme qui refuse de se résigner et qui se montre capable de s'émerveiller. Le questionnement sur les liens que tisse la vie s'est substitué à la colère, mais se nourrit d'une plaie encore très vive. Cette acuité d'une souffrance qu'il peut désormais regarder en face fait naître en lui l'idée d'une vocation nouvelle : « [ma mère] sait les devoirs nouveaux que Dieu m'envoie »³. Lavé dans l'épreuve d'un deuil, jouissant d'une quiétude inespérée, Hugo se compare sans réserve à Socrate et Jésus. Le voici maintenant prêt à « guider les foules décrépités / vers les lueurs de l'horizon »⁴.

¹ p. 204, IV, VIII ² p. 212, IV, XV ³ p. 234, V, *Au marquis de C. d'E.* ; VI ⁴ p. 195, IV, III

La nature réconciliatrice

Plus que les longs discours des philosophes ou des théologiens, la nature agit comme un baume consolateur. Le poète la regarde comme un sépulcre au sein duquel ceux qui sont partis peuvent se reposer en paix. Cette majesté apaise aussi sa conscience, puisqu'il se convainc qu'en communiant avec la nature, il communique avec ceux qui sont morts. La colère rendrait impossible cette sympathie avec la nature. Il faut que l'orage intérieur retombe.

Passages clés : *Trois ans après* (IV, 3) ; *À qui donc sommes-nous ?* (IV, 8) ; *À Villequier* (IV, 15) ; *Écrit en 1846/1855* (V, 3) ; *À vous qui êtes là* (V, 6)

2 Nietzsche : entre révolte et fatalisme

Se révolter contre la médiocrité

La morale, pour l'auteur du *Gai Savoir*, conduit à inverser les valeurs. Ainsi l'homme se trompe souvent sur ce qui mérite qu'on se révolte et qui justifie qu'on se résigne⁵. C'est pourquoi il faut d'abord se révolter contre le nihilisme de la morale qui pervertit les sentiments, et ne pas se résigner devant la médiocrité de ceux qui n'aiment pas la vie. Un cri traverse *Le Gai Savoir* : il faut savoir souffrir pour devenir grand, sans confondre la douleur et la mort. La douleur n'est pas ce contre quoi on lutte, mais ce qu'on apprivoise : « Qui atteindra quelque chose de grand s'il ne sent pas en lui la force et la volonté d'infliger de grandes douleurs ? »⁶ On ne peut condamner ou encourager la révolte ou la résignation sans les intégrer à l'expression de la force de vie, comme dans la douleur, qui peut servir d'aiguillon ou se distiller comme un poison.

Ni révolte, ni résignation : le grand style

On sait le mépris de Nietzsche pour les moralisateurs : « j'ai horreur de toutes les morales qui disent : [...] dépasse-toi ! »⁷ Faisant cela, ils affaiblissent selon lui ce qui est fort et fortifient ce qui est malade ; la révolte n'a de sens que si elle nous conduit au « grand air »⁸, vers le soleil. *Le Gai Savoir* ne cesse de questionner la grandeur des véritables héros, de chercher ce qui distingue les authentiques grands hommes. Leur singularité, c'est qu'ils vivent sans ressentiment, considérant « l'histoire des hommes [...] comme [...] [leur] propre histoire »⁹. L'homme de grand style n'est pas l'homme qui réagit par crainte de l'avenir et se réfugie dans les héros du passé ; il n'est pas non plus l'homme sans mémoire, ni discipline intérieure, qui se laisse aller et supporte tout, en résigné ; il est

⁵ p. 275, § 338 ⁶ p. 261, § 325 ⁷ p. 249, § 304 ⁸ p. 239, § 293 ⁹ p. 274, § 337

héritier et conquérant à la fois, « le plus heureux et le plus malheureux »¹⁰, c'est-à-dire le moins résigné mais aussi le plus docile au destin.

Passages clés : § 305 *Maîtrise de soi*, § 293 *Notre air*

3 Alexievitch : face au scandale

Le destin et la faute

L'accident de Tchernobyl a l'ampleur d'un cataclysme naturel mais s'explique par des fautes humaines. Inclins au fatalisme devant la nécessité des conséquences, les habitants sont portés à se révolter face la nature des causes. En effet, *La Supplication* donne à voir comment, progressivement, après l'incrédulité des premiers jours, s'est dessiné un sentiment de résignation lucide. Contrainte de supporter ce que de toute façon elle ne peut empêcher, la population développe une sorte de clairvoyance désabusée. C'est parce qu'il s'agit d'une résignation lucide que s'amorce chez certains une révolte intérieure. Loin de s'opposer, l'une peut appeler l'autre : la résignation vient du fait qu'on ne peut lutter contre ce qui arrive, mais la révolte survient parce qu'on pouvait l'éviter.

Une sagesse du temps présent

Le sentiment que livre *La Supplication* mérite d'être envisagé à l'aune de la nouvelle ère que marque la catastrophe de Tchernobyl, l'ère de la menace nucléaire. Toute sagesse repose sur la tension entre la reconnaissance de ses limites et l'effort pour les repousser. Or l'idéologie soviétique a remplacé la sagesse par la seule idée de progrès, technologique et industriel essentiellement. Les témoignages font voler en éclats le voile idéologique qui masquait la réalité et qui a conduit à l'accident. Le progrès n'est pas une fin en soi ; l'œuvre d'Alexievitch nous rappelle qu'il n'est pas ce qui éteint la révolte, mais qu'au contraire il la justifie parfois lorsqu'il devient idéologique.

Passages clés : p. 163–166, 217–218 (la fin du témoignage de Nesterenko)

¹⁰ p. 246, § 301

Index

<i>2001, l'Odyssée de l'espace</i>	43	<i>Dithyrambes de Dionysos</i>	42
Ackerman, Galia	77	<i>Dolorosæ</i>	34, 199
Adamovitch, Alès	69	<i>Ecce homo</i>	41
<i>Ainsi parlait Zarathoustra</i>	43, 50, 66	<i>Écrit en 1846</i>	21, 32, 110, 114, 116, 122
Alexievitch, Svetlana	68	<i>Écrit en 1855</i>	102, 122, 125
<i>Amy Rosbart</i>	9	Elster, Jon	51
<i>Angelo, tyran de Padoue</i>	11	<i>En marche</i>	32
<i>À Paul M.</i>	35	<i>Ensorcelés par la mort</i>	71
<i>Apparition</i>	35, 119	Feuerbach	38
<i>À qui donc sommes-nous ?</i>	111, 114	<i>Généalogie de la morale</i>	47, 56
<i>À quoi songeaient les deux cavaliers dans la forêt</i>	102	<i>Géorgiques</i>	22, 35
<i>Au marquis de C. d'E.</i>	113	<i>Han d'Islande</i>	9
<i>Au poète qui m'envoie une plume d'aigle</i>	35, 99	<i>Hernani</i>	10
<i>Aurore</i>	50	<i>Histoire d'un crime</i>	15
<i>À Villequier</i>	26, 31, 110, 114, 116	Hugo, Victor	8
<i>À vous qui êtes là</i>	18, 114, 119	<i>Hymne à la vie</i>	42
Baudelaire	119	<i>Il était une fois Tchernobyl</i>	77
Canguilhem, Georges	52	<i>Invitation</i>	51
<i>Ce que signifie connaître</i>	99	<i>Je suis d'un village en feu</i>	70
<i>Cercueils de zinc</i>	78	<i>La Chevauchée des Walkyries</i>	60
<i>Cérigo</i>	35, 119	<i>La Fin de l'homme rouge</i>	71
<i>Charles Vacquerie</i>	17, 31, 110	<i>La Fin de Satan</i>	16
<i>Chernobyl</i>	73	<i>La Guerre n'a pas un visage de femme</i>	70
<i>Chronique du monde après l'apocalypse</i>	71	<i>La Légende des siècles</i>	14, 27, 36
<i>Claire P.</i>	34	<i>La Muse française</i>	9
<i>Claude Gueux</i>	12	<i>La Naissance de la tragédie</i>	40, 42
<i>Considérations inactuelles</i>	40	<i>L'Année terrible</i>	15
<i>Cromwell</i>	9	<i>La Pitié suprême</i>	16
<i>Demain, dès l'aube</i>	104, 116, 119, 122	<i>L'Art d'être grand-père</i>	15
<i>Derniers témoins</i>	70	<i>La Supplication</i>	77, 87
		<i>La Volonté de puissance</i>	45

<i>Le Conservateur littéraire</i>	8	<i>Morale d'astres</i>	52
<i>Le Dément</i>	55	<i>Mors</i>	102, 110, 119
<i>Le Dernier Jour d'un condamné</i>	10	<i>Mugitusque boum</i>	35, 110, 125
<i>Le Gai Savoir</i>	50, 57, 123	<i>Napoléon le Petit</i>	13, 23
<i>Le Judaïsme dans la musique</i>	46	<i>Nietzsche, Friedrich</i>	37
<i>Le Mendiant</i>	33, 35	<i>Notre air</i>	115, 120
<i>Léopoldine</i>	17	<i>Notre-Dame de Paris</i>	10
<i>Le Pape</i>	16	<i>Odes et ballades</i>	9
<i>L'Époque de seconde main</i>	71	<i>Paroles sur la dune</i>	34, 125
<i>Le Rappel</i>	15	<i>Pasteurs et Troupeaux</i>	36, 119
<i>Le Roi s'amuse</i>	11	<i>Pauca Meæ</i>	28
<i>Les Burgraves</i>	12	<i>Phédon</i>	47
<i>Les Cercueils de zinc</i>	70	<i>Plaisanterie, ruse et vengeance</i>	51
<i>Les Chansons des rues et des bois</i>	14	<i>Platon</i>	47
<i>Les Chansons du prince Vogelfrei</i>	56	<i>Ponto</i>	34, 125
<i>Les Chants du crépuscule</i>	11	<i>Préludes à la science</i>	99
<i>Les Châtiments</i>	13, 20	<i>Prière pour Tchernobyl</i>	71
<i>Les Contemplations</i>	17, 28	<i>Quatrevingt-treize</i>	15
<i>Les Feuilles d'automne</i>	11	<i>Religion et Religions</i>	16
<i>Les Idylles de Messine</i>	42, 50	<i>Ruy Blas</i>	12
<i>Les Liaisons dangereuses</i>	82	<i>Sanctus Januarius</i>	57
<i>Les Malheureux</i>	27, 102, 110, 116	<i>Stendhal</i>	51
<i>Les Misérables</i>	12, 27	<i>Théâtre en liberté</i>	16
<i>Les Orientales</i>	9	<i>Torquemada</i>	16
<i>Les Quatre vents de l'esprit</i>	16	<i>Trois ans après</i>	31, 107, 110, 114, 116
<i>Les Rayons et les Ombres</i>	11	<i>Vacquerie</i>	17
<i>L'Essence du christianisme</i>	38	<i>Veni, vidi, vixi</i>	107
<i>Les Travailleurs de la mer</i>	14	<i>Viens et vois</i>	69
<i>Les Voix de l'utopie</i>	71	<i>Virgile</i>	22, 28
<i>Les Voix intérieures</i>	11	<i>Wagner</i>	46, 60
<i>Lettres à Louis Bonaparte</i>	13	<i>William Shakespeare</i>	14, 21
<i>Le Voyage à Cythère</i>	119	<i>Wotling, Patrick</i>	51
<i>L'Homme qui rit</i>	14		
<i>Lucrèce Borgia</i>	11		
<i>Lueur au couchant</i>	34, 111		
<i>Maîtrise de soi</i>	115		
<i>Marie Tudor</i>	11		
<i>Marion de Lorme</i>	10		
<i>Mon bonheur</i>	51		